

Géographie de la sexualité ou sexualité du géographe ? Remarques sur le sexe de l'enquêteur¹

Marianne Blidon²

Communication au colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » (Arras, 18-20 juin 2008)

« À quoi ça ressemble, se demande-t-il, quand on embrasse quelqu'un, au moment où le visage de l'autre s'approche du vôtre, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une masse floue, et que votre expérience change nécessairement de nature, devienne une affaire de toucher et de goût plutôt que de vue ? Il y réfléchit beaucoup et, parfois, lorsqu'il rentre de l'école, il va se poster devant le miroir dans la chambre de ses parents, à quelques centimètres de la surface, approchant son visage de plus en plus près, fermant enfin les yeux, de telle sorte que le moment du contact est aussi, nécessairement, un moment d'aveuglement. C'est donc ça ? Au moment où vous entrez en contact, vous disparaîsez ? »

Daniel Mendelsohn (*L'étreinte fugitive*, 1999 [2009], p. 94-95)

Qu'est-ce qui fonde le savoir ? Quelles en sont les modalités de production ? Ces deux questions, déclinables formellement, sont davantage l'objet de l'épistémologie, au sens large de *théorie de la connaissance*, que de la géographie ; néanmoins quand le géographe *s'égare* à étudier certains objets hétérodoxes, il est sommé par ses pairs de se justifier, de légitimer son rapport à l'objet et sa façon de l'appréhender. La sexualité est l'un de ces objets qui imposent au chercheur une réflexion épistémologique et un retour réflexif sur sa pratique, *a fortiori* s'il s'agit d'une pratique de terrain³.

Cela tient en partie à la nature de la sexualité qui a pour particularité d'être à la fois une dimension sociale primordiale⁴ qui « ne peut et ne devrait pas être considérée séparément de l'ensemble d'une situation donnée » (Salamone, 1995, 269) et qui, par conséquent, devrait

¹ Ce texte général constitue l'amorce d'une réflexion collective engagée en collaboration avec Sébastien Roux, sociologue, dans le cadre du séminaire *La dimension sexuée du processus d'enquête : genre, sexualité et réflexivité* (Iris-EHESS).

Merci à Sébastien pour sa relecture critique et les perspectives d'échanges qu'elle ouvre.

² IDUP-Université Paris 1-Panthéon Sorbonne, 90 rue Tolbiac, 75013 Paris.

³ J'entends le terme *terrain* au sens large, comme mode de production directe des données qui va de la visite ponctuelle sur le terrain (*l'enquête de terrain* par observation et/ou par entretiens) à une présence prolongée (le terrain des anthropologues ou *fieldwork*).

⁴ Malinowski rappelle ainsi avec les mots de son époque : « Pas plus que pour nous, la sexualité n'est, pour l'habitant primitif des îles du Pacifique, une simple affaire physiologique : elle implique l'amour et les démarches amoureuses ; elle devient le noyau d'institutions aussi vénérables que le mariage ou la famille ; elle inspire l'art et constitue la source de ses incantations et magies. Elle domine, en fait, presque tous les aspects de la culture » (1929, 11).

concerner l'ensemble de la communauté des chercheurs, et d'être un sujet tabou. Norbert Élias rappelle à ce propos qu'« une atmosphère de gêne, expression de la peur sociale, baigne cette sphère de la vie humaine. Même entre adultes, on n'en parle officiellement qu'en prenant beaucoup de précautions et en se servant de périphrases » (1973, 396). Donc loin d'être appréhendée de façon détachée et distanciée, ce sujet suscite nécessairement des réactions⁵, voire des soupçons d'autant plus importants que les pratiques sexuelles étudiées seront jugées déviantes et qu'elles engagent des jugements moraux (prostitution, multi partenariat, SM...), qui font écho chez le chercheur à l'« épreuve ethnographique » qu'il traverse⁶. Car tout autant que ses pairs, il se retrouve confronté à ses représentations, son vécu et ses propres limites. Michel Bozon note, à propos des résistances que rencontre ces travaux, que « *l'expérience personnelle, directe ou indirecte, que chacun a de la sexualité, fait de tout individu un redoutable "spécialiste", rebelle aux interprétations générales et aux objectivations, mais en fait moins apte à élaborer des théories originales qu'à reprendre à son compte des préconstructions issues du monde social* »⁷. Cette remarque s'applique aussi au chercheur qui devra se départir de ses prénotions s'il veut pouvoir être surpris, bousculé et contredit par son terrain (Olivier de Sardan, 2001).

À leurs propres interrogations, les chercheurs doivent donc ajouter l'injonction, plus ou moins explicite, de se justifier, de se dévoiler, d'être *dans un rapport de vérité* au savoir dont la communauté scientifique se fait la juge⁸. Ce procédé tend à masquer la dimension universelle de cette question ; comme si, pour les autres chercheurs, toutes les formes d'engagement sexuel et/ou affectif sur le terrain, avec des collaborateurs, des intermédiaires ou des *locaux*, n'affectait ni le rapport au terrain ni le mode de production des données⁹. Peu de chercheurs ont brisé ce tabou et mentionné des implications sexuelles sur leur terrain ; à l'exception de quelques anthropologues dont la position institutionnelle était garantie¹⁰. En

⁵ Ce qui se manifeste dans les questions qui lui sont adressées, parmi lesquelles : pourquoi travaille-t-il/elle sur ce sujet ? Quelle est sa sexualité ? Quel type de participation le chercheur a-t-il/elle engagé sur le terrain ? A-t-il/elle maintenu *la bonne distance* avec les enquêtés ? A-t-il/elle eu des relations sexuelles avec les enquêtés ? Est-il/elle voyeur, refoulé ou simplement pervers ?...

⁶ « L'épreuve ethnographique signifie pour nous, au-delà de la singularité des expériences, une prise de risque qui commence dans la relation d'enquête et se prolonge dans le travail d'écriture » (Bensa, Fassin, 2008).

⁷ Bozon Michel, « Sexualité », *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 2006, p. 1078.

⁸ Cette injonction s'apparente à la pression au *coming out* qui s'exerce sur les gays et les lesbiennes. De la même façon, le chercheur se doit d'être dans « un rapport de vérité », toujours réactualisé à chaque nouveau questionnement d'un membre de la communauté scientifique, membre qui en dernier ressort dispose du « privilège » épistémologique de juger (Segdewick, 1990 ; Fassin, 2005).

⁹ Sur ces questions, l'ouvrage le plus complet reste *Taboo. Sex, identity and erotic subjectivity in anthropological fieldwork* sous la direction de Don Kulick et Margaret Willson (Routledge, 1995). Il explore tous les types de situation de *Lovers in the field* à *Rape in the field*.

¹⁰ Ainsi, Franck A. Salamone rappelle à juste titre « nous étions donc tous trois à un stade différent de nos vies et de nos carrières » (1995, p. 253) lorsqu'il narre, vingt ans après, la réaction de l'adjoint de son directeur de thèse

général, *cela se sait* - Erich Goode parle à ce propos de « dirty little secret »¹¹ -, alimentant ragots et fantasmes, mais *ne se dit pas*. Pourtant combien de choix de terrain sont déterminés par la présence d'une compagne (ou d'un compagnon), d'une seconde famille ou d'un espace de liberté sexuelle¹² ? Et dans quelle mesure les relations à la population, aux enquêtés ou aux intermédiaires en sont-elles *affectées* ?

Mon propos ici ne sera donc pas de prescrire des règles de conduite sur le terrain pour répondre à cette injonction mais d'essayer de mettre en relief les enjeux et les limites de la réflexivité et de l'intimité à partir de différentes approches du terrain : de l'engagement sexuel jusqu'à la médiation artistique comme terrain.

1 Une géographie de la sexualité... sans terrain sexuel !

Avant de rentrer plus en détails dans ces questions, il convient cependant de rappeler qu'en France, la géographie des sexualités n'a pas encore produit de réflexion méthodologique et épistémologique concernant le positionnement du chercheur, son rapport à l'expérience et plus largement au terrain. Phénomène accentué par le fait que la géographie de la sexualité est largement une géographie sans terrain sexuel¹³.

1.1 La prédominance de l'analyse spatiale et de la cartographie...

Les premiers travaux de terrain sur la sexualité produits en France dans les années 1980-1990, ont été réalisés par des anthropologues et des sociologues dans le cadre de contrats financés par l'ANRS (agence nationale de la recherche sur le sida) qui portaient sur

au Nigéria, quand ce dernier le découvre au lit avec une de ses étudiantes mariée, mettant en évidence les positions institutionnelles différentes et les rapports de pouvoir qui lient chacun des protagonistes. Voir aussi Caratini (2004).

¹¹ Le vif débat qu'a soulevé, dans la revue *Qualitative Sociology*, la publication du texte d'Erich Goode « Sexual Involvement and Social Research in a Fat Civil Rights Organization », faisant état des relations affectives et sexuelles qu'il avait eu avec plus d'une douzaine de femmes de l'association, montre que ces questions sont loin de faire l'unanimité et d'être simples.

¹² Comme le rappelle Julie Cupples : « For me, my sense of commitment to and involvement in the Sandinista revolution was both cause and consequence of a short but intensely passionate sexual relationship I had in 1990 with a Sandinista militant. I found myself at that time confirming my political commitment to the revolution through a passionate and romantic attachment. Both my political and my sensual-sexual commitment to Nicaragua preceded my academic commitment. Both Bolton (1995) and Morton (1995) describe their attraction to their field sites through previous romantic involvements » (2002, 385).

¹³ Comme le rappelle Julie Cupples, la géographie de la sexualité britannique et américaine ne s'appuie pas majoritairement sur une pratique de terrain : « attention to sexuality by geographers has focused largely on non-fieldwork settings » (2002, 382).

des groupes à *risques* dont on voulait connaître les modes de vie. L'approche se situait explicitement dans un cadre épidémiologique avec un objectif de prévention. Les enquêtes de terrain¹⁴, principalement centrées sur « les homosexuels et les bisexuels masculins » et menées sur les lieux de drague¹⁵, venaient éclairer les grandes enquêtes quantitatives diffusées dans la presse spécialisée (Pollack et Schiltz, 1991). Ces enquêtes alliant observation, et entretiens s'apparentent aux travaux britanniques et américains en matière de géographie des sexualités (Warner, 1993 ; Bell & Valentine, 1995).

Cependant, ni leurs travaux ni la réflexion épistémologique sur la pratique du terrain qu'ils ont formalisée¹⁶ n'ont trouvé d'écho chez les premiers géographes traitant de sexualité ; renforçant par la même l'impression d'une spécificité et d'une fatalité du retard français (Blidon, 2008a). Les travaux suivants s'articulaient davantage autour de la géographie urbaine avec la question de la place des quartiers gays à Berlin (Grésillon, 2000) et à Paris (Redoutey, 2004 ; Leroy, 2005), avec la comparaison nationale des armatures commerciales concernant les établissements gays (Blidon, 2007a) ou les clubs échangistes (Redoutey, 2007), et la critique de l'hétéronormativité et de ses conséquences en terme de visibilité urbaine (Redoutey, 2002 ; Blidon, 2008b). Les principales méthodes mobilisées étant le recueil de données d'archives, principalement à partir des guides touristiques, la constitution de bases de données et la production de cartes ; l'observation participante n'étant qu'un appoint. À une exception près¹⁷, les travaux d'Emmanuel Jaurand (2005) sur les plages gays naturistes comme espace d'interaction sexuelle, mais ce travail atypique n'a pas encore ouvert de perspectives méthodologiques et épistémologiques sur les pratiques de terrain. Pour le reste, la géographie française de la sexualité reste donc une géographie *sans terrain*.

1.2 ... au détriment des corps et des désirs

Suite à un café géographique sur *La géographie du sexe*, Pierre Gentelle (2006) a rédigé une *Lettre à cassandra* dans laquelle il émet des critiques importantes à l'encontre de

¹⁴ À titre d'exemple, on peut citer : Mendes-Leite et De Busscher (1996), Mendes-Leite et Proth, (1998), Proth (2002).

¹⁵ Par lieux de drague, il faut entendre des espaces publics (sablères, quais, chantiers, aires d'autoroutes, toilettes publiques, parcs...) qui servent pour des rencontres homosociales, exclusivement masculines, impliquant une consommation sexuelle immédiate. Leurs principales caractéristiques étant de garantir la rentabilité sexuelle et l'anonymat.

¹⁶ À titre d'exemples, citons les numéros 45 (1991) et 82 (2000) du *Journal des anthropologues*.

¹⁷ Les contributions du colloque *Sexe de l'espace, sexe dans l'espace* (2008) et celles du dossier d'*ÉchoGéo*, « "Discipliner", la sexualité » (2008) doivent nuancer cette exception et laissent entrevoir des évolutions.

cette géographie. Pour lui, « une géographie du sexe doit partir de la base : le corps humain est un objet de plaisir pour chaque humain »¹⁸. Le corps et le désir doivent être au centre de la géographie du sexe. « Or les études des géographes continuent à nier le corps [...] On persiste à ne pas voir que si l'on retire le corps humain de la géographie, il ne reste plus à la société qu'un support vide, une nébuleuse de représentations ayant cessé de s'incarner. Et quand le corps manque dans ces représentations sociales, il manque encore plus dans l'espace : le géographe finit par étudier des alignements de silhouettes le long des "routes du stupre", représentations décharnées de "phénomènes" sociaux reportés abstraitement sur des cartes par points. Alors il peut bien s'amuser à décrire les lieux du commerce sexuel, la géographie des positions de l'amour [...] mille autres objets "géographiques" du désir, mais il n'aura rien compris, ni rien appris, du désir lui-même. Or, sans désir, pas de sexe, même s'il peut y avoir du genre ! Le "système ordonné des places" que tente de retrouver la recherche géographique, les règles de la circulation des corps entre les lieux qu'elle tente de mettre en évidence, tout cela ne peut apparaître : il manque l'étude fine du "corps du désir". Ce n'est plus la géographie qui apparaît, mais des séries de comptages descriptifs »¹⁹. Enfin, la prise en compte de la sexualité de l'espace doit dépasser une approche « phénoménologique » qui, pour lui, se restreint à une description localisée « en ce lieu, telle chose advint »²⁰.

Ces critiques avaient déjà été formulées par Jean-François Staszak (2004) mais aussi par Anne Volney et Mathis Stock (2003)²¹. Pour le premier, « appliquer la grille de l'analyse spatiale pour comprendre la géographie des lieux homosexuels comme on le fait avec le commerce de détail, c'est passer à côté de ce qui fait la spécificité et l'intérêt de cette géographie. Le nouvel objet demande une nouvelle méthode car ce n'est pas un objet de plus,

¹⁸ Gentelle Pierre, « Le sexe, objet géographique ? », *Lettre à cassandra*, n°51, 2006 (http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=953). Notons cependant que les définitions du sexe et de la sexualité mobilisées sont discutables (Varikas, 2006).

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Gentelle Pierre, « Le sexe, objet géographique ? », *Lettre à cassandra*, n°51, 2006 (http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=953).

²¹ Notons que la question se pose aussi aux géographes anglo-saxons. Ainsi l'appel à communication du *Space, Sexualities and Queer Working Group* de la RGS-IBG (Manchester, 2009) mentionnait « The sex that is considered, celebrated and debated within geographies of sexualities and queer geographies tends to be the unusual, the resistant, the 'abnormal', such that hetero/homonormative practices go unquestioned, notably in feminist/gender geographies. The place of the normative is key to engaging with sexual lives that are 'everywhere' and so taken-for-granted that they become invisible and unremarked. The focus on sex in sexual life runs the risk of overlooking how sexual lives may not consist of sex itself but intimacy, kinship and diverse relationship forms that are not premised on erotics, desire and (sexual) attraction. In these contexts when sexual life matters may vary not only spatially but also temporally over the lifecourse. The question then is whether sexual life is necessarily premised on sex? And, if so, what counts as sex? ».

c'est une autre nature d'objet »²². Et de fait, tout l'intérêt de l'analyse spatiale est de relativiser le poids d'une spécificité homosexuelle, en réponse aux discours anti-communautaires et en montrant que les logiques à l'œuvre sont des logiques banales de gestion de la distance et de la proximité (Blidon, 2007b) au détriment d'une approche centrée sur les sujets. Pour les seconds, « la géographie des genres, la *feminist geography*, les *Gay and Lesbian studies* ne s'intéressent pas à la sexualité [...] Ces courants ne travaillent donc que la détermination sociale de la sexualité et négligent sa dimension subjective et sa butée somatique, ils passent à côté de ce qui en constitue la logique interne : l'érotisation des corps et la façon dont elle implique et construit l'espace »²³. Et de fait, ces deux courants s'intéressent à la sexualité comprise comme système politique, qui définit le féminin et le masculin par la polarisation sexuelle socialement organisée des corps, en référence à Foucault (1976), Butler (1990) ou Wittig (2001).

L'objet même de l'*Histoire de la sexualité*, qui ouvre des perspectives pour la géographie, est de montrer que les pratiques sexuelles ne peuvent être dissociées de leur mise en discours. Pour Michel Foucault (1976), la sexualité existe par le biais d'un travail disciplinaire qui conduit tel ou tel acte à être pensé ou non comme sexuel. Ce qui implique de prendre en compte, au-delà des actes sexuels et des désirs, les catégories produites (l'homosexuel vs l'hétérosexuel) et leurs effets. Il convient donc d'interroger la sexualité non pas seulement en tant que pratique mais en tant qu'espace de sens pour de nombreuses autres interactions sociales (Sedgwick, 1990). À une autre échelle, la sexualité est au cœur de la biopolitique puisque les individus constitués en population peuvent produire d'autres individus. « Le sexe est très exactement placé au point d'articulation entre les disciplines individuelles du corps et les régulations de la population. Le sexe est ce à partir de quoi on peut assurer la surveillance des individus [...] Le sexe va donc devenir un instrument de "disciplinarisation", il va être un des éléments essentiels de cette anatomo-politique ; mais, de l'autre côté, c'est le sexe qui assure la reproduction des populations, c'est avec le sexe, avec une politique du sexe que nous pouvons changer le rapport entre natalité et mortalité [...] Le sexe est à la charnière entre l'anatomo-politique et la bio-politique, il est au carrefour des disciplines et des régulations, et c'est dans cette fonction qu'il est devenu, à la fin du XIX^e

²² Staszak Jean-François, « Débat Le postmodernisme en géographie », *L'Espace géographique*, 2004, vol. 33, n°1 (consultation en ligne sur cairn).

²³ Volvey Anne, Stock Mathis, « Sexualité » in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, pp. 837.

siècle, une pièce politique de première importance pour faire de la société une machine de production » (Foucault, 2001, 1013).

Au final, il ne s'agit donc pas d'ignorer ces critiques fondamentales mais de bien distinguer en fonction du projet scientifique qui sous-tend l'étude, ce qui relève strictement des pratiques sexuelles, des désirs, de l'érotisation des corps ou de la sexuation de l'espace et ce qui relève plus largement des normes sexuelles, de la biopolitique ou des effets de la « démocratie sexuelle » (Fassin, à paraître), rappelant par là même que « le sexuel est politique » qu'il concerne aussi bien les politiques familiales que les politiques migratoires, la transmission ou l'obtention de la nationalité que l'aménagement des espaces urbains... Notons que cet effort de distinction et de définition n'est pas purement formel. Quinze ans après la publication de *Mapping Desire*, les géographes britanniques s'interrogent aussi : « what counts as sex? » (RGS-IBG, Manchester, 2009). La réponse n'est pas aporétique, elle conditionne aussi bien la pratique de terrain que la façon dont le géographe va s'y engager. Et cela d'autant plus que la sexualité n'est pas un objet comme un autre.

1.3 La spatialité paradoxale de la sexualité

Alors que la sexualité échappe à la stricte dépendance du biologique puisque « les scripts de la sexualité » (Gagnon, 2008) et le calendrier de la vie sexuelle ne sont pas déterminés par la fécondité et la procréation, elle est devenue une activité sociale cachée qui suppose des lieux et des moments appropriés (le *bon endroit* au *bon moment*). Norbert Élias parle de sa dissimulation « derrière les décors de la vie sociale » (1973, 391). Cette discrétion a des conséquences spatiales fondamentales : de la séparation et la spécialisation des pièces de la maison avec l'invention de la chambre à coucher, en passant par l'implantation des motels et des clubs-échangistes en rase campagne, et la police des mœurs qui détermine *la bonne distance* entre sex-shops et lieux d'enseignement (Coulmont, 2007) et qui pénalise depuis 2003 le racolage « actif » (le fait d'interpeller les passants pour leur proposer des services sexuels) et le racolage « passif » (le simple fait de se présenter dans une tenue assimilée à un signe manifeste de prostitution dans certains lieux)...

Elle a aussi des conséquences méthodologiques. Michel Bozon rappelle que « les actes sexuels ne sont pas directement observables. Ils peuvent être surpris ou épiés. Il n'empêche que l'activité sexuelle humaine ne s'est jamais donnée à voir. Ne pas montrer n'est pas

seulement une préférence intériorisée » (1999, 4-5). L'activité sexuelle est spatialement contrainte, sous peine de tomber sous le coup de la loi sous le qualificatif d'« exhibition sexuelle » (autrefois appelé « outrage public à la pudeur »). Ce qui induit que le chercheur ne peut pas l'appréhender directement contrairement à la plupart des interactions sociales, à moins de se faire participant. Et c'est précisément ce qui cristallise les difficultés et les enjeux d'une pratique de terrain.

2 Enjeux épistémologiques et méthodologiques en terrain sexuel

Faire du terrain en géographie peut recouvrir des sens et des dimensions extrêmement différentes d'un chercheur à l'autre, à la fois en termes de type de participation et de degré d'implication. Concernant les recherches sur la sexualité, *faire du terrain* peut consister à recueillir une parole – ce que j'ai fait sous forme d'entretiens dans le cadre de ma thèse et ce que font la plupart des chercheurs en sociologie ou en anthropologie – ce qui présente un certain nombre d'avantages à commencer par appréhender une grande diversité de situations dans une position relativement confortable en termes d'exposition de soi, d'implication affective et émotionnelle puisque le chercheur se trouve en position d'extériorité, mais qui ne permet pas toujours de recueillir des données de qualité quand des relations de confiance ne réussissent pas à s'établir. Mais *faire du terrain* peut signifier autre chose en termes de participation notamment quand la vie sexuelle du chercheur devient son propre terrain. Entre ces deux postures, il en existe une infinité qui peuvent être en permanence reconduites ou reconsidérées selon les rencontres ou les situations. Mon propos n'est pas ici de défendre telle ou telle position mais d'en souligner l'intérêt, les limites et les enjeux épistémologiques à partir de deux idéals-types heuristiques : le voyeur et l'acteur.

2.1 Se faire passer pour

L'exemple du chercheur voyeur le plus connu et le plus controversé à son époque reste certainement celui de Laud Humphreys (1970). Son travail se situe dans la lignée des travaux interactionnistes d'Erving Goffman (1963) et d'Howard S. Becker (1963). Laud Humphreys est un prêtre de l'Église épiscopale, marié et bisexuel non déclaré, quand il débute une thèse sur la sexualité anonyme entre hommes dans les toilettes publiques. Afin de se faire accepter

sur son terrain, il décide de « se faire passer pour déviant »²⁴ en adoptant le rôle de « folle qui guette ». Ce choix méthodologique résultant du constat que « quand le but d'une rencontre est uniquement sexuel, il est difficile à l'observateur d'adopter un "rôle naturel" dans l'action, sans véritable engagement » (2007 [1970], 37). Cette position de « guetteur-voyeur » lui permettant à la fois d'« observer tout ce qui se passait sans effrayer les participants ni troubler l'action » et d'identifier les voitures et leurs propriétaires. Ces immatriculations lui serviront par la suite pour retrouver ces hommes et les interroger à leur domicile sous couvert d'enquête sociale. Cette observation participante, doublée d'une enquête à découvert sous une identité dissimulée, s'est avérée fructueuse, en même temps qu'elle ouvrait la voie aux questionnements éthiques. En effet, les pratiques de ces hommes tombaient sous le coup de la loi ; Laud Humphreys en ayant lui-même fait l'expérience, épisode qu'il relate dans le chapitre « les risques du jeu ». Cette recherche très fructueuse a donné lieu à de nombreuses critiques sur le respect et la mise en danger des personnes interrogées, sur l'usage de la tromperie et de la dissimulation pour obtenir des informations...

Cette pratique du terrain demeure une des façons d'aborder des lieux de sexualité : clubs échangistes, bars à gogo, espaces prostitutionnels... Dans le cadre de ma thèse, une chercheuse m'a proposée que nous allions dans un bar lesbien, en nous faisant *passer pour* un couple, afin de faire de l'observation à couvert. Outre les questions éthiques que pose ce type de pratique, il m'a toujours semblé peu crédible de *passer pour* ce que l'on n'était pas et qu'en la matière les jeux de regard, les jeux de distance et de proximité des corps, la maîtrise ou non des codes, étaient autant d'indicateurs d'une mascarade ; de la même façon que Sartre essaie d'accomplir les fonctions de garçons de café et se découvre ne « l'être que sur le mode neutralisé, comme l'acteur est Hamlet ». Lors des entretiens que j'ai pu mener, la question de mon orientation sexuelle a été fréquemment évoquée, en général en début ou en fin d'entretien. Bien souvent, la révélation de mon hétérosexualité n'en était pas une, mais bien davantage une confirmation – manifestée par un « je le savais » ou « je m'en doutais » - de ce qui transparaissait de mes interrogations, de mes réactions et plus généralement de mon attitude.

2.2 (S')Éprouver

²⁴ « Dès le début, je pris la décision de poursuivre mon étude en me faisant passer pour déviant. Même si cette méthode soulevait des problèmes de morale scientifique de bonnes raisons m'incitèrent à suivre cette méthode d'observation participante » (Humphreys, 2007, 35).

L'autre approche directe de la sexualité est l'engagement sexuel du chercheur. Ainsi que le remarque Charles Cros (1874), feignant la naïveté dans une satire de la sexologie expérimentale : « généralement, je ne sais par quelle répugnance gênante et même coupable les gens amoureux se soustraient obstinément à tout examen scientifique ; et cela particulièrement dans les instants où l'examen serait fructueux. Ceci acquis, mon plan fut bien vite arrêté. Pour étudier l'amour, [...] je n'ai donc qu'une ressource, c'est de jouer personnellement le rôle d'amoureux ». Ce qui prend l'allure d'une boutade chez Cros, devient parfois une alternative déterminante pour les chercheurs travaillant sur des lieux de pratique sexuelle. Certains chercheurs ne retrouvent donc en situation d'avoir des relations sexuelles sur leur terrain, ce que certains font souvent au nom d'une nécessité scientifique²⁵ ou ne font pas souvent au nom de leur intégrité morale, plus rarement n'apparaît la question pourtant centrale dans les deux cas du désir.

Ce type de participation présuppose en effet qu'il faut *faire l'expérience, vivre et partager* une situation, *l'avoir éprouvé en se mettant à la place de* pour pouvoir comprendre. L'immersion apparaît alors comme une meilleure approche que la seule observation à distance. L'immédiat surpassant la médiation. Le fait d'avoir senti et ressenti surpassant la seule empathie. Le corps - *éprouvant* et *s'éprouvant* - devenant le médiateur de la connaissance en place du regard ou du recueil de récit²⁶. Si on voit bien les avantages d'une telle approche, néanmoins elle n'a d'intérêt qu'à la condition que le chercheur soit en mesure de transformer une *expérience pour soi* en une expérience ayant un autre statut épistémologique, statut qui permette la compréhension du monde social. Ce n'est donc pas tant l'expérience directe qui aura une plus value sur l'expérience indirecte, que la capacité du chercheur à en faire autre chose²⁷. Joan Scott met ainsi en garde contre « l'évidence de

²⁵ Ainsi, lors d'un colloque international, un géographe, rapportait que pour justifier et maintenir sa présence dans un jardin public où les hommes se retrouvent pour avoir des relations sexuelles, il avait rapidement été confronté à la nécessité de participer aux interactions, ce qu'il n'avait initialement pas envisagé comme méthodologie de recherche.

²⁶ La question que cela sous-tend est loin d'être anodine, il s'agit de savoir par quel biais/quel(s) sens s'appréhende(nt) le monde en vue de produire de la connaissance. « Il y a là [dans l'expérience en anthropologie] une seconde voie vers l'universel : non plus l'universel de surplomb d'une méthode strictement objective, mais comme un universel latéral dont nous faisons l'acquisition par l'expérience ethnologique, incessante mise à l'épreuve de soi par l'autre et de l'autre par soi. [...] c'est une manière de penser, celle qui s'impose quand l'objet est "autre", et exige que nous nous transformions nous-mêmes » (Merleau-Ponty, 1960, 157).

²⁷ Comme le rappelle Bertrand Russell, à propos de la *Connaissance par expérience directe*, « l'importance fondamentale de la connaissance par description réside dans le fait qu'elle nous permet de dépasser les limites de notre expérience privée. Bien que les vérités que nous sommes capables de connaître soient composées uniquement de termes avec lesquels nous avons ce rapport d'expérience directe, nous pouvons posséder une

l'expérience » : « quand l'expérience est considérée comme l'origine du savoir, la vision de l'individu sujet [...] devient le soubassement de la preuve sur lequel est ensuite érigée l'explication. [...] L'évidence de l'expérience tend à installer la différence comme un fait plutôt qu'à nous conduire à étudier comment celle-ci s'élabore, comment elle opère, comment et par quels chemins elle institue des sujets qui regardent le monde et agissent en son sein » (2009, 74). Est-il besoin d'avoir été confronté à l'homophobie ou d'être lesbienne pour que l'expérience d'Anne fasse sens (encadré 1) ? Rien n'est moins sûr.

Encadré 1 – Dépasser les limites de nos expériences

« Historiquement c'est important. Moi, à cette époque là, ça m'a... je sortais de difficultés familiales par rapport à l'homosexualité puisque j'ai été internée et après ma mère m'a plus parlé pendant deux ans. Et ce lieu-là, il a été important pour moi parce qu'au moins là je rencontrais d'autres filles. Pour moi, à partir du moment où j'ai connu le milieu lesbien, j'ai été sauvée. Parce que vu comment c'était parti dans ma vie personnelle, je me sentais seule au monde et anormale puisque internée. Alors ça va vite ! Tu as 20 ans. Tes parents t'internent pour te guérir parce que tu es homosexuelle, ça te fait... A partir du moment où j'ai rencontré le milieu lesbien et que j'ai vu qu'il y en avait plein, ça a été essentiel pour moi de jamais le quitter, de jamais le perdre de vue. Même si y a des moments où je me suis éloignée. Éloignée, rapprochée... mais pour moi, ça a été essentiel parce que salvateur... j'ai plusieurs copines de mon âge qui ont été internées pour la même chose, que les parents voulaient guérir – C'était fréquent ? – Oui. Il suffisait que tu dérapes. Moi, j'ai fait une TS [tentative de suicide]. À partir de là, internement. "Elle a fait une TS parce qu'elle est homosexuelle et pas normale donc à partir de là il faut la guérir". C'est pas foncièrement des mauvais parents. C'est juste que...

A partir du moment où j'ai découvert qu'on était plein, c'était plus pareil. J'ai cru que j'étais folle et là à partir du moment où j'ai découvert qu'on était plein, mais qu'en plus il y avait une espèce de joie à nous retrouver... ça n'a plus de sens, mais à l'époque quand je rentrais dans une boîte homo, je tremblais d'émotion. Parce que tu retrouvais les mêmes... des humains qui te ressemblent alors que je m'étais sentie complètement isolée, a-normale. Mais c'est très important parce qu'à partir du moment où on se sent a-normale, on se dit qu'on va être rejetée tout le temps, toute sa vie. C'est atroce comme sentiment. Quand tu retrouves un groupe humain qui te ressemble, c'est la respiration, c'est la bouffée d'air. Alors du coup, tu te dis "faut pas que je le quitte ce groupe humain puisque c'est le mien". Je milite pas par hasard, mais parce que c'est quelque chose qui a du sens dans ma vie et qui continue à en avoir parce que je pense que rien n'est jamais gagné et que je suis vigilante ».

Entretien à Marseille, septembre 2005

Ensuite, cette approche présuppose une différenciation entre le sujet et l'objet, entre engagement professionnel et engagement émotionnel. Position rarement tenable ou du moins inconfortable. Ainsi Franck Salamone remarque « j'étais là sans y être. Mon observation participante s'étendait à ma vie sexuelle, mais au prix de ma propre implication émotionnelle » (1995, 255). Enfin, cette approche présuppose un rapport d'égalité - ou du moins d'équivalence - dans l'altérité, ce qui est rarement le cas dans le monde social, *a fortiori* en matière de sexualité. L'expérience se partage mais jusqu'à un certain point et c'est

connaissance par description de choses que nous n'avons jamais rencontrées dans la sphère de notre expérience immédiate » (1989 [1912], 81-82). Ce que Nelson Goodman formule sous une autre forme en rappelant que « l'empirisme affirme que la connaissance dépende de l'expérience. Cette affirmation, bien qu'assez vraie, peut-être trompeuse. Elle omet en effet de mentionner que la dépendance va dans les deux sens – l'expérience dépend aussi de la connaissance. Nos anticipations et nos croyances concernant une situation affectent le caractère de nos expériences la concernant. Elles guident nos investigations et structurent notre champ perceptif » (1994 [1988], 5).

ce dernier point qu'il est essentiel d'analyser. D'où l'interpellation de Christine Williams (2002) en réponse au texte d'Erich Goode, « To Know Me is to Love Me ? », rappelant par là même que le fait d'avoir des relations sexuelles n'abolit pas les frontières entre soi et l'autre contrairement à l'expression usitée *se connaître*... C'est dans la capacité à distinguer et à analyser les zones de recouvrement et de différenciation entre expériences d'un même phénomène que cette approche prend tout son sens et non simplement dans le fait de vivre une expérience que l'on pense être commune.

Au final, « *sex per se* isn't a problem; the context and the meaning of sex is the issue » (Williams, 2002, 560).

3 De sa voix à explorer d'autres voix

Cependant l'observation à couvert et la participation sexuelle sont loin d'être des pratiques communes – il reste d'ailleurs à prouver que les chercheurs travaillant sur la sexualité sont davantage engagés sexuellement que les autres chercheurs... - contrairement à des approches indirectes médiatisées par l'observation participante, la conduite d'entretiens ou la médiation d'autres sources. Cette pratique du terrain implique une approche réflexive (processus d'objectivation du sujet connaissant) qui ne se réduit pas à se positionner mais interroge plus largement le contexte d'énonciation, et interroge parfois le contexte de réception.

3.1 Contexte d'énonciation

Alors que les études féministes ont contribué à remettre en cause la neutralité axiologique au sens strict et à légitimer la nécessité de se situer par rapport à son objet d'étude, encore très peu de géographes, voire même de sociologues répondent à cette injonction. Dans le cadre des études sur les sexualités, la question du positionnement s'est essentiellement focalisée sur l'orientation sexuelle. Confortant la croyance dans l'existence d'une ligne de démarcation incommensurable entre chercheurs gays et chercheurs hétérosexuels ; or cette dichotomie ne fait que reconduire et naturaliser la bi-catégorisation, ce qui constitue un contresens sur le projet même qui fonde les épistémologies féministes,

antinaturalistes et minoritaires²⁸. Les réponses apportées à cette injonction sont relativement divergentes même si une majorité de chercheurs ne se positionnent pas publiquement qu'ils soient d'ailleurs homosexuel(le), bisexuel(le) ou hétérosexuel(le). Le refus de se positionner peut venir d'un refus de répondre à une injonction académique, d'autant plus mal perçue qu'elle s'apparente à un outil de contrôle et de disqualification. Le refus de se positionner peut aussi s'exprimer sur le terrain vis-à-vis de ses interlocuteurs. Ainsi Bruno Proth rapporte « alors qu'une opération de prévention, dans le jardin des Tuileries, touchait à sa fin, un volontaire [d'une association de lutte contre le sida dans laquelle il effectue son terrain de thèse] m'avait questionné à brûle-pourpoint sur ma sexualité. Pris de court, mais affûté de l'importance de l'enjeu, j'avais alors rétorqué que j'étais un "pansexuel". Sans savoir ce que pouvait bien avoir comme partenaire un représentant de la "pansexualité", le volontaire avait cependant perçu que ce particularisme n'était pas de l'ordre d'une "sexualité ordinaire". [...] Dès le départ, il m'avait semblé, que si l'hétérosexualité ne signifiait pas forcément un critère d'incompétence, elle relevait, au sein du groupe, d'une incongruité » (2002, 62).

Encadré 2 – Conditions de l'objectivation participante

« Ce qu'il s'agit d'objectiver, en effet, ce n'est pas l'anthropologue faisant l'analyse anthropologique d'un monde étranger, mais le monde social qui a fait l'anthropologue et l'anthropologie consciente ou inconsciente qu'il engage dans sa pratique anthropologique; pas seulement son milieu d'origine, sa position et sa trajectoire dans l'espace social, son appartenance et ses adhésions sociales et religieuses, son âge, son sexe, sa nationalité, etc., mais aussi et surtout sa position particulière dans le microcosme des anthropologues. Il est en effet scientifiquement attesté que ses choix scientifiques les plus décisifs (sujet, méthode, théorie, etc.) dépendent très étroitement de la position qu'il occupe dans son univers professionnel, dans ce que j'appelle le champ anthropologique, avec ses traditions et ses particularismes nationaux, ses habitudes de pensée, ses problématiques obligées, ses croyances et ses évidences partagées, ses rituels, ses valeurs et ses consécutions, ses contraintes en matière de publication des résultats, ses censures spécifiques, et, du même coup, les biais inscrits dans la structure organisationnelle de la discipline, c'est-à-dire dans l'histoire collective de la spécialité, et tous les présupposés inconscients inhérents aux catégories (nationales) de l'entendement savant.

Les propriétés que découvre cette analyse réflexive, en tout opposée à un retour intimiste et complaisant sur la personne singulière et privée de l'anthropologue, n'ont rien de singulier et moins encore d'extraordinaire et, comme elles sont communes, pour une bonne part, à des catégories entières de chercheurs (comme le fait d'être sorti de telle ou telle école ou de telle ou telle université), elles sont peu "excitantes" pour la curiosité naïve. (On peut parler ici comme Wittgenstein: "Ce que nous fournissons, ce sont à proprement parler des remarques concernant l'histoire naturelle de l'homme; non pas, cependant, des contributions relevant de la curiosité, mais des contributions sur lesquelles personne n'a jamais eu de doute

²⁸ Voir à ce propos, l'ouvrage de Denise Riley, *Am I That Name?: Feminism and the Category of Women in History* (1988) et, plus spécifiquement en géographie, l'article de Phil Hubbard *Between Transgression and Complicity (Or: Can the Straight Guy have a Queer Eye?)* (2007).

et qui n'échappent à la conscience que parce qu'elles sont en permanence devant nos yeux" – *Investigations philosophiques*). Et surtout le fait de les découvrir et de les rendre publiques apparaît souvent comme une transgression sacrilège en ce qu'il met en question la représentation charismatique qu'ont souvent d'eux-mêmes les producteurs culturels et leur propension à se penser comme libres de toute détermination sociale ».

Pierre Bourdieu, « L'objectivation participante », *Les actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, 2003, p. 44-45.

Au total, je peux m'acquitter de cette nécessité de me situer et dire *je suis hétérosexuelle*, mais au final cela ne dira rien de mon vécu, pas plus que de mes motivations ou de mon rapport au sujet. Comme si le chercheur se réduisait à cette seule dimension qui en épuisait l'identité ; indépendamment de son âge, de son sexe, de sa classe sociale, de son vécu, de sa situation conjugale, de ses expériences affectives et sexuelles, de son (non)exposition en termes de discrimination ou d'homophobie... Et quand bien même, je dirais cela, au risque de tomber dans le « diary disease » (Geertz, 1988) et l'observation complaisante de soi, ce n'est certainement pas l'explicitation de « mon expérience vécue » qui permettra de comprendre les conditions sociales de possibilité (donc les effets et les limites) de cette expérience et, plus précisément, de l'acte d'objectivation. La posture réflexive du chercheur se comprend donc en raison de son identité, mais plus largement de son positionnement social et politique dont il devrait être conscient (encadré 2).

3.2 La médiation artistique

Muriel Rosemberg a développé la notion de « livre comme terrain » en géographie, notion qui peut s'appliquer à la géographie des sexualités. En effet, la recherche d'exactitude dans la description qui jalonne le travail littéraire ou plastique de certains artistes permet parfois d'appréhender de façon plus précise et pertinente un sujet entaché de gêne comme la sexualité. Ainsi lors de la journée *Sexe de l'espace, sexe dans l'espace* (2008), Nicolas Boivin a développé une analyse géographique à partir des écrits du Marquis de Sade ; Céline Barrère à partir d'Aragon, Breton et Céline ; Maria Savic à partir de Michel Tremblay. J'ai pour ma part souvent eu recours à Guillaume Dustan et Nina Bouraoui dont les écrits comportent une forte dimension spatiale. La recherche du mot approprié, la justesse du regard et la mise en exergue de détails en apparence anodins constituent autant de révélateurs qui permettent au chercheur de progresser dans sa compréhension du monde.

On peut aussi penser aux travaux photographiques de Nan Goldin notamment *Cookie portfolio* avec la série de photos de Gilles et Gotscho ou *The Ballad of Sexual Dependency* qui, par la proximité et la confiance qu'elle cultive avec ses proches lui permet de saisir et de rendre public ce qui est d'ordinaire caché ou tabou en matière de sexualité (distance dans l'intimité, isolement et aliénation, violence, mais aussi tendresse, désir, sensualité, communion érotique). Et cela d'autant plus que son travail n'est ni pornographique ni sensationnaliste en matière de sexualité. Dans une toute autre veine, d'autres artistes comme Emilie Jouvett, Zanele Muholi, Kael T-Block, Tina Fiveash ou Tanja Ostojic développent une réflexion artistique sur le genre et la sexualité.

Ces œuvres renvoient aux « structures les plus profondes du monde social qui sont en même temps les structures mentales que le lecteur engage dans sa lecture et qui, étant le produit de l'incorporation des structures du monde réel, sont accordées à ce monde et propres à fonder la croyance la plus entière dans la fiction qui les évoque, comme elles fondent la croyance de l'expérience ordinaire du monde. L'expression littéraire, comme l'expression scientifique, repose sur des codes conventionnels, des présupposés socialement fondés, des schèmes classificatoires historiquement constitués [...] mais elle ne livre ces structures et les questions qu'elle pose à leur propos, comme celles que je viens d'examiner, que dans des histoires concrètes, des exemplifications singulières, qui sont, pour parler comme Nelson Goodman, comme des échantillons du monde réel : ces échantillons représentatifs et représentationnels, qui exemplifient très concrètement, comme le morceau de tissu la pièce entière, la réalité évoquée [...] Cette forme suggestive, allusive, elliptique, est ce qui fait que, comme le réel, le texte littéraire livre la structure, mais en la voilant et en la volant au regard. Par opposition, la science tente de dire les choses comme elles sont, sans euphémismes, et demande à être prise au sérieux, même lorsqu'elle analyse les fondements de cette forme tout à fait singulière d'*illusio* qu'est l'*illusio* scientifique » (Bourdieu, 1998, 540-541).

Si la sexualité apparaît davantage comme un espace en cours de structuration qu'un champ constitué de la géographie française, cela ouvre des perspectives aussi nombreuses que stimulantes pour faire de ce terrain un espace de réflexion méthodologique et épistémologique à même de questionner plus largement la géographie et les pratiques des chercheurs sur leur terrain. Car il demeure que chaque chercheur est un sujet sexuel qui sera appréhendé comme disponible ou indisponible, désirable ou indésirable... indépendamment de ce qu'il engage sexuellement sur le terrain et cela d'autant plus que le décalage culturel et la non-maitrise des

codes relationnels sont importants. Il ne suffit donc pas de se fixer une éthique de l'abstinence sur son terrain pour être quitte de ces questions. Pas plus qu'il n'existe une réponse idéale entre observation directe ou indirecte, implication ou non implication. Nous avons vu que l'expérience et la participation ne sont pas des conditions *sine qua none* de la connaissance. Mais inversement, la non-participation qui ne s'adoserait pas à une nécessaire réflexivité – qui ne se limite pas à poser son orientation sexuelle - n'aurait pas plus de valeur.

Bibliographie

- « Sexe de l'espace, sexe dans l'espace », *Les cahiers*, ADES, Bordeaux, n°2, 2008.
- Beaud S., Weber F., *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1998.
- Becker S. Howard, *Outsiders*, Paris, Métailié, 1985 [1963].
- Bell D., Valentine G., *Mapping Desire: Geographies of sexualities*, London, Routledge, 1995.
- Bensa Alban, Fassin Didier (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2008.
- Blidon Marianne, « Jalons pour une géographie des homosexualités », *L'Espace géographique*, vol. 37, n°2, 2008a, pp. 175-189.
- Blidon Marianne, « La casuistique du baiser. L'espace public, un espace hétéronormatif », *Echogéo*, n°5, 2008b (<http://echogeo.revues.org/index5383.html>).
- Blidon Marianne, « Ville et homosexualité, une relation à l'épreuve de la cartographie » in Mattei et Pumain (dir.), *Données urbaines 5*, Anthropos, Paris, 2007a, pp. 67-76.
- Blidon Marianne, *Distance et rencontre. Éléments pour une géographie des homosexualités*, Thèse de doctorat, Université Paris 7 Denis Diderot, 2007b.
- Bourdieu Pierre, « L'objectivation participante », *Les actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, 2003, pp. 43-58.
- Bourdieu Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Le Seuil, 1998 [1992].
- Bozon Michel, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche*, n°128, 1999, pp. 3-23.
- Bozon Michel, « Sexualité », *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 2006, p. 1078-1081.
- Butler Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005 [1990].
- Caratini Sophie, *Les non-dits de l'anthropologie*, Paris, PUF, 2004.
- Coulmont Baptiste, Roca Ortiz Irene, *Sex-shops, une histoire française*, Paris, Dilecta, 2007.
- Cros Charles, « les sciences de l'amour », *Le Collier de griffes*, Paris, 1874.
- Cupples Julie, « The field as a landscape of desire: sex and sexuality in geographical fieldwork », *Area*, vol. 34, n°4, 2002, pp. 382-390.
- Elias Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 [1969].
- Fassin Éric, « "Out" : la métaphore paradoxale », *L'inversion de la question homosexuelle*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005, pp. 77-91.
- Fassin Éric, *The Empire of Sexual Democracy*, New York, Zone Books (à paraître).
- Foucault Michel, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- Foucault Michel, *Dits et écrits*, t.2, Paris, Gallimard, 2001 [1981].
- Gagnon John, *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot, 2008 [1991].
- Gentelle Pierre, « Le sexe, objet géographique ? », *Lettre à cassandra*, n°51, 2006 (http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=953).

- Geertz Clifford, *Works and Lives: the Anthropologist as Author*, Stanford, University Press, 1988.
- Goffman Erving, *Stigmates, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975 [1963].
- Goode Erich, « Sexual Involvement and Social Research in a Fat Civil Rights Organization », *Qualitative Sociology*, vol. 25, n°4, 2002, pp. 501-534.
- Goodman Nelson, Catherine Elgin, *Reconceptions en philosophie*, Paris, PUF, 1994 [1988].
- Grésillon Boris, « Faces cachées de l'urbain ou éléments d'une nouvelle centralité ? Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin », *L'Espace géographique*, n°29, 2000, pp. 301-313.
- Hubbard Phil, « Between Transgression and Complicity (Or: Can the Straight Guy have a Queer Eye?) » in Browne Kath, Jason Lim, Gavin Brown (dir.), *Geographies of sexualities. Theory, practices and politics*, London, Ashgate, 2007, pp. 151-156.
- Humphreys Laud, *Le commerce des pissotières*, Paris, La Découverte, 2007 [1970].
- Jaurand Emmanuel, « Territoires de mauvais genre ? Les plages gays », *Géographie et cultures*, n°54, 2005, pp. 71-84.
- Kulick Don, Willson Margaret (dir.), *Taboo. Sex, identity and erotic subjectivity in anthropological fieldwork*, New York, Routledge, 1995.
- Leroy Stéphane, « Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité », *Annales de géographie*, 2005, 646, pp. 579-601.
- Malinowski Bronislaw, *La Vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, Paris, Payot, 2000 [1929].
- Mendelsohn Daniel, *L'étreinte fugitive*, Paris, Flammarion, 2009 [1999].
- Mendes-Leite Rommel, De Busscher Pierre-Olivier, *Back-rooms. Microgéographie sexographique de deux back-rooms parisiennes : appropriation de l'espace corporel et gestion de la sexualité face au VIH*, Lille, GKC, 1996.
- Mendes-Leite Rommel, Proth Bruno, « L'itinéraire des désirs. Déambulations masculines sur les lieux de drague à Paris », *French Cultural Studies*, n°9, 1998, p. 367-383.
- Merleau-Ponty Maurice, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1960.
- Olivier de Sardan Jean-Pierre, « L'enquête de terrain socio-anthropologique », *Corpus, sources et archives*, Tunis, Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain, 2001, pp. 63-100.
- Pollak Michael, Schiltz Marie-Ange, *Six années d'enquête sur les homo- et bisexuels masculins face au sida*, Paris, GSMP, Rapport à l'Agence Nationale de Recherches sur le Sida, 1991.
- Proth Bruno, *Lieux de drague, scènes et coulisses d'une sexualité masculine*, Toulouse, Octares, 2002.
- Redoutey Emmanuel, « Géographie de l'homosexualité à Paris, 1984-2000 », *Urbanisme*, n°325, p. 59-63, 2002.
- Redoutey Emmanuel, « La ville marché du sexe », *Données urbaines 5*, Paris, Anthropos, p. 77-86, 2007.
- Redoutey Emmanuel, « Le Marais, un quartier gay ? », *Urbanisme*, n°337, p. 20-23, 2004.
- Riley Denise, *Am I That Name?: Feminism and the Category of Women in History*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1988.
- Russell Bertrand, *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot, 1989 [1912].
- Salamone A. Franck, « "Oh ! Vous voilà !" L'anthropologue hétérosexuel et le sexe », *Anthropologie et Sociétés*, vol 19, n°1-2, 1995, pp. 253-271.
- Scott Joan, *Théorie critique de l'histoire*, Paris, Fayard, 2009.
- Sedgwick K. Eve, *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990.
- Soudière Martin de la, « L'inconfort du terrain », *Terrain*, n°11, 1988, pp. 94-105.

Staszak Jean-François, « Débat Le postmodernisme en géographie », *L'Espace géographique*, 2004, vol. 33, n°1, pp. 6-37.

Varikas Eleni, *Penser le sexe et le genre*, Paris, PUF, 2006.

Volvey Anne, Stock Mathis, « Sexualité » in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, pp. 837-838.

Warner Michael (dir.), *Fear of a Queer Planet. Queer Politics and Social Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994.

Williams L. Christine, « To Know Me is to Love Me? Response to Erich Goode », *Qualitative Sociology*, vol. 25, n°4, 2002, pp. 557-560.

Wittig Monique, *La Pensée straight*, Paris, Balland, 2001.